

MERCIER, DAFFLON ET ROCKENSCHAUB RASSEMBLÉS À SÈTE

## Polyphoniques ta mère

«SURFACES POLYPHONIQUES» / JUSQU'AU 26 MARS / CENTRE RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN / 26 RUE ASPIRANT-HERBER, 34200 SÈTE.

Comme son titre le sous-tend, «Surfaces polyphoniques» n'est pas une exposition thématique mais un choix d'œuvres hétérogènes (on y voit aussi bien des peintures, des sculptures que des vidéos) qui ont en commun de parler de surface et d'utiliser des formes abstraites issues de différents champs, comme c'est notamment le cas chez Dominique Figarella, Pascal Pinaud ou Anselm Reyle.

Stéphane Dafflon a réalisé pour l'occasion une immense peinture murale dans une grande salle du Centre d'art de Sète, recouvrant les murs de motifs répétitifs qui peuvent faire penser à un décor graphique de stalactites et de stalagmites. Plus ou moins rapprochés, les aplats de couleur se succèdent sur un rythme ondoyant, produisant par moments des anamorphoses et créant un effet troublant.

De l'entrée, on aperçoit au loin une petite sculpture jaune de Delphine Coindet, extrêmement délicate et fragile, qui s'impose néanmoins avec ses formes cubiques et ses arêtes vives, objet non identifié posé là tel un vaisseau sur une planète inconnue. Magistrale, cette salle donne le ton de l'exposition: il sera question de dialogues entre formes et couleurs, entre surfaces et réflexions, entre la matière et l'imaginaire, entre l'abstraction et notre environnement quotidien.

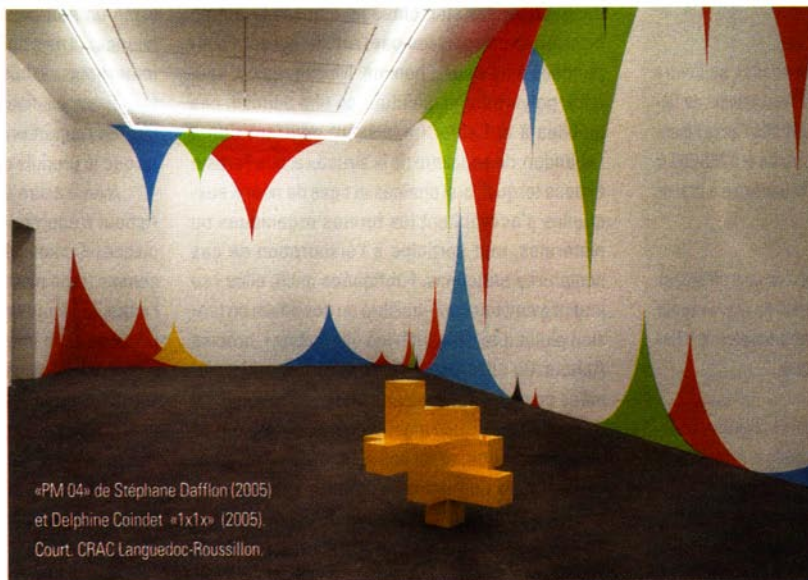
Plus loin, des signes abstraits se renvoient leur lumière: l'horloge numérique en néons de Mathieu Mercier fait face aux caissons lumineux de Daniel Pflumm, des logos d'entreprise vidéos

de leurs contenus, dont ne subsiste qu'un souvenir formel. Une autre salle réunit les peintures sur aluminium de Gerwald Rockenschaub. Comme Pflumm, celui-ci s'inspire de formes issues du monde environnant: publicités, graphiques, logos... Mais le traitement industriel et le soin attaché à ramener les motifs en surface dénie tout potentiel figuratif.

Philippe Decrauzat a réalisé, lui, une peinture murale qui joue autant sur des déformations purement optiques (la perception visuelle, l'expérience concrète du spectateur, celle qu'il a de l'op art) que sur des réminiscences de fiction et de cinéma: la répétition d'un motif hexagonal brun et rouge qui se déploie en anamorphose, créant un effet de troisième dimension.

Ici et là, au sol, contre les murs ou suspendues au plafond, sont installées des barres métalliques noires, empruntées au film «THX 1138» de George Lucas qui, sorties de la fiction, en volume, viennent structurer l'espace dans lequel évolue le spectateur. On retrouve ailleurs un ensemble de sculptures de Delphine Coindet accompagné d'une pièce de Mathieu Mercier (une patère noire autour de laquelle est enroulé un néon). Un jeu subtil entre séduction et austérité, courbes et lignes, couleurs chaudes et froides, volumes et surfaces.

ELISABETH WETTERWALD



«PM 04» de Stéphane Dafflon (2005)  
et Delphine Coindet «1x1x» (2005).  
Court. CRAC Languedoc-Roussillon.